

Xavier Gouvert

1.2. Du protoitalique au protoroman : deux problèmes de reconstruction phonologique

1 Introduction

Les pages que nous avons consacrées, dans le premier volume du présent ouvrage, à la reconstruction phonologique du protoroman (Gouvert 2014) ont suscité, tant chez les participants au travail reconstitutif que chez les adversaires de cette méthode, un certain nombre de discussions, d'interrogations et d'objections. Nous ne saurions y répondre exhaustivement dans le cadre restreint de ce chapitre ; quant aux problèmes relatifs au vocalisme atone en protoroman, le lecteur voudra bien se reporter au chapitre qui y est consacré ici même.¹ Parmi les questions restées en suspens au cours de l'élaboration du *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom), nous voudrions en revanche envisager en détail deux problèmes particuliers, qui concernent la réalité phonétique de l'ancêtre commun et dont nous n'avions pu qu'esquisser les contours : la nature de /F/ protoroman (§ 2) et la genèse des constrictives ou spirantes romanes (§ 3). S'il s'agit en apparence de problèmes mineurs, touchant à quelques aspects du consonantisme, on verra que leur résolution entraîne le comparatiste sur des voies insoupçonnées. Elle exige de replacer la famille romane dans une diachronie longue, celle de l'histoire et de la préhistoire du latin conçues comme un continuum, tant il est vrai que les langues romanes ne sont pas l'excroissance accidentelle d'un prétendu « latin vulgaire », mais la forme attestée et vivante de la famille italique.²

1 Cf. Valentin Tomachpolski, « La modélisation de l'inventaire phonématique vocalique en position atone du protoroman », ici 3–26.

2 Nos remerciements vont à Éva Buchi (ATILF [CNRS/Université de Lorraine], Nancy), Giorgio Cadorini (Université de Silésie d'Opava), Steven N. Dworkin (Université du Michigan, Ann Arbor), Wolfgang Schweickard (Université de la Sarre, Sarrebruck) et André Thibault (Université de Paris-Sorbonne) pour leurs remarques et réflexions sur une première version de ce chapitre.

2 /f/ protoroman était-il bilabial ?

La nature labiodentale du phonème représenté par ⟨f⟩ en latin écrit n'a été, jusqu'à une date assez récente, ni contestée ni même longuement discutée. À l'heure actuelle, la *communis opinio* des latinistes admet que la lettre *F*, dès les premiers monuments de la langue de Rome, note une consonne fricative, labiodentale et non voisée. Selon Leumann, « *f* war labiodentaler Reibelaut » (Leumann 1977, 19) ; « sourd, [ce phonème] est en outre labio-dental et se différencie ainsi de la bilabialité sourde et continue du ϕ grec, d'articulation plus lâche », indique Dangel (Dangel 1995, 60) ; « *f* is described accurately as a labiodental fricative [...]. Sabellic *f* in internal position, however, was voiced », note Weiss (2011, 59) ; selon Stuart-Smith, « most descriptions suggest that the usual pronunciation of Latin /f/ was a voiceless labiodental fricative [f] [...]. Latin /f/ was probably [f] in all positions » (Stuart-Smith 2004, 46). Ce point de vue était déjà celui de Meillet, aux yeux duquel la labiodentalité de /f/ remontait aux origines du latin : « le latin avait une spirante labio-dentale *f* qui ne répondait à rien en grec [...]. L'innovation phonétique essentielle est que les spirantes *f* (bilabiale), *b* et *x* n'ont pas persisté ; il n'est resté que *f* (labio-dentale) et *h*, avec quelques flottements dans la répartition » (Meillet 1928, 90, 99).³ Le canon de la linguistique romane ne s'est jamais écarté de cette opinion. Meyer-Lübke (1890–1906, vol. 1, 337) pose que /f/ latin et « roman commun » était labiodentale et non bilabial ; nulle part Lausberg (1963–1972, vol. 2, 7, 34–35) ne se prononce explicitement sur le point d'articulation de cette consonne ; pour Hall (1976, 61), il ne fait pas de doute que /f/ protoroman se reconstruit comme une « labiodentale fricative » ; et Wüest (1979, 268–269) de rappeler que « la prononciation labiodentale de /f/ est attestée dès le II^e [siècle] après J.-C. par le grammairien Terentius Maurus ».

C'est à Maniet (1950, 23–24) que l'on doit la première remise en cause explicite de cette opinion :⁴ « *f* latin », écrivait-il, « comme ce fut le cas jusqu'à nos

³ Formulation voisine dans Meillet/Vendryes (1979, 71 § 100) : « les quatre sonores aspirées de l'indo-européen sont finalement représentées à l'initiale en italique par la spirante labiodentale *f* et par l'aspiration *h* ».

⁴ Cf. cependant les conjectures de Juret (1921, 31–32), qui ont visiblement inspiré la thèse de Maniet : « Cependant il est possible qu'au commencement de l'époque classique *f* ait été encore bilabiale (même articulation que quand on souffle une chandelle), mais il n'y en a pas de preuves suffisantes : on trouve sans doute des graphies telles que *im fronte* (CIL I², 1420), avec *m* devant *f*, mais on en trouve aussi de semblables bien plus tard, lorsque *f* était certainement labio-dentale ». Le manuel de Maniet est contemporain d'une notule de Rice (1951), qui postu-

jours en irlandais, était d'abord *bilabial*. C'est ce que prouvent certaines graphies archaïques (p. ex., *comfluont*, CIL I², 584) : les deux lèvres se rapprochaient fortement l'une de l'autre ; à l'époque classique, il était *labio-dental*, les incisives supérieures venant se presser contre la face interne de la lèvre inférieure ». La preuve alléguée par cet auteur sera reprise, en des termes voisins, dans les quatre rééditions et refontes de son ouvrage : « *comfluont* (CIL I², 584) avec *m* devant *f* ancien, bilabial, en regard de *cōnfluont*, avec *n* devant *f* classique, labiodental » (Maniet 1975, 56). Intégrant les vues de Maniet à ses recherches en dialectologie pyrénéenne, Bec (1968, 118) avança l'idée que « la Gascogne et une partie de l'Espagne du N. ne semblent pas avoir participé au changement phonét. général qui, au I^{er} siècle après J.-C., a fait passer les bilab. latines (*w* et *ϕ*) à des labiodent. (*v* et *f*) » : on voit que la chronologie absolue posée par Bec (« au I^{er} siècle après J.-C. ») avance d'au moins un siècle le changement *ϕ* > *f* tel que postulé par Maniet (qui l'attribuait à la phase archaïque, non classique, du latin). L'idée que le latin classique aurait possédé un phonème /ϕ/, passé secondairement à /f/, est réaffirmée dans les pages du *Manuel pratique de philologie romane* (Bec 1971, vol. 2, 444). Dans le sillage de Bec, La Chaussée (1974, 43) rajeunit encore de deux siècles le phénomène en postulant, sans plus de justification, que « *ϕ* n'est demeuré bilabial [en protoroman] qu'à l'intervocalique. En toute autre position, dans le courant du III^e siècle, il était devenu *f labio-dental*. Ce *ϕ* intervocalique aboutit naturellement à la spirante bilabiale sonore *β*, sauf après et devant voyelle vélaire où il s'effacera ». Plus récemment, Chambon et Greub ont admis l'existence de *[ϕ] en protoroman : la Gascogne et l'Espagne du nord « se singularisent », selon ces auteurs, « d'abord par un archaïsme avant d'innover, dans un second temps, [ϕ] > [h] » (Chambon/Greub 2002, 475). Ils ajoutent que « le refus de la labiodentalisation caractérise, outre le gascon, un certain nombre d'isolats périphériques : certains parlers calabrais, moldaves, macédo roumains, sardes » (loc. cit. 475 n. 9) – sans toutefois se prononcer sur le statut de l'unité phonologique sous-jacente, ni sur l'existence d'une corrélation de « bilabialité » (ou de « labiodentalité ») dans le système des consonnes de la protolange. Les auteurs écartent « comme moins économique l'hypothèse selon laquelle la Gascogne aurait d'abord connu [f] et serait revenue à [ϕ] » (loc. cit. 476 n. 11). « La labiodentalisation de [ϕ] », indiquent-ils, « est plus souvent placée au second siècle qu'au premier. On peut supposer qu'au moment de la diffusion du latin en Gascogne les deux réalisa-

lait la bilabialité de /f/ latin classique et même tardif à partir de l'interprétation d'un passage de *L'Âne d'or* d'Apulée. Cette hypothèse hardie est réfutée dans un facétieux article de Nehring (1952).

tions existaient dans la langue, mais que la variété diffusée connaissait [ϕ], la plus archaïque » (loc. cit. 475–476).

En l'état du dossier, tout romaniste conséquent ne peut donc que faire sienne la remarque des concepteurs du DÉRom : « ce qui est symptomatique, c'est que personne n'a jamais exigé des explications concernant la valeur labio-dentale ou bilabiale de l'unité phonique que les dictionnaires étymologiques notent par le graphème ⟨f⟩ (ainsi *facĕre* dans le REW) – et que 99% des lecteurs auront oralisée en /f/ » (Buchi/Schweickard 2011, 629). Dans cet esprit, s'écartant résolument du parti pris philologiste, « graphocentriste » des études romanes traditionnelles, le DÉRom a fait le choix de poser, dans l'inventaire phonématique du protoroman, un phonème */ϕ/ défini par la correspondance : sard. /f/ = dacorum. /f/ = it. /f/ = fr. /f/ = esp. ∅ (en contexte #_). Cette reconstruction excipe de l'autorité de Maniet 1975. Encore ne se donne-t-elle pas pour définitive : l'inventaire phonématique en question ne représente qu'une étape dans l'édifice comparatif, et les principes méthodologiques du DÉRom eux-mêmes impliquent le caractère révoquant du matériel de reconstruction formel proposé au début du projet. Il reste que le choix de ⟨f⟩ ou de ⟨ϕ⟩ pour noter la fricative « +labiale », loin d'être symbolique, est une lourde pierre d'achoppement dans le travail de reconstruction du protoroman, ce qui n'a pas échappé à plusieurs regards critiques récents (cf. en dernier lieu Garnier 2015, 235). Nous voudrions donc montrer comment la méthode comparative permet d'affirmer l'existence d'un protophonème */f/ et pourquoi, selon nous, les arguments avancés pour reconstruire une fricative bilabiale sourde en protoroman ne sauraient être retenus.

Les auteurs qui défendent la reconstruction d'un phonème */ϕ/ en latin et/ou en protoroman se fondent, en définitive, sur trois arguments de nature différente :

- (1) un argument épigraphique (plus exactement, l'interprétation phonétique d'un fait épigraphique) : le témoignage du latin archaïque, dont les plus anciens documents attestent la combinaison graphique ⟨mf⟩ (Maniet) ;
- (2) un argument phonétique (en fait, une hypothèse de phonétique historique) : la scission phylogénétique entre les « parlers romans en [f] » et les « parlers romans en [h] », expliquée par une protoréalisation */ϕ/ (Bec) ;
- (3) un argument structurel : l'existence (démonstrable par ailleurs) en latin/protoroman de la fricative bilabiale */β/.

De ces trois arguments, le premier nous paraît particulièrement faible et il n'y aurait guère lieu de s'y attarder s'il ne se rencontrait dans un ouvrage recommandable à tout autre égard. Certes, la graphie ⟨mf⟩ n'est pas rare en latin ar-

chaïque ; à côté de *comfluoant*, cité par Maniet, on relève, par exemple, le sandhi *im fronte* (CIL I², 1420) pour latclass. *in fronte*. Mais qui ne voit qu'une telle graphie ne prouve strictement rien sur le lieu d'articulation de /F/ ? Puisqu'il n'y avait pas, en latin, de graphème réservé à la nasale labiodentale [ɱ], il va de soi que cette dernière pouvait être indifféremment rendue par *M* ou par *N* : <mf> peut donc tout aussi bien avoir représenté [ɱf] que [mɸ] et rien n'indique que le graphème *M* ait été réservé à la bilabiale [m].⁵ En latin classique comme en protoroman, /m/ et /n/ sont neutralisés en position implosive (* /koNfluoant/, * /iN fronte/) : les graphies <comfluoant> et <confluoant> sont, de ce fait, interchangeables et sans valeur probante.

Les arguments invoqués pour rendre compte de l'évolution sarde, roumaine dialectale, calabraise et hispano-gasconne mériteraient un réexamen minutieux. Il est à peu près hors de doute que gasc. et esp. /h/ (> Ø) remonte à un ancien [ɸ] ; et l'on ne peut certes expliquer la correspondance it. *farina* = esp. *harina* autrement que par un scénario de débuccalisation (le changement « ɸ-GLOTT », cf. Chambon/Greub 2002, 476), phénomène d'ailleurs banal dans l'évolution des fricatives (cf. l'étude expérimentale d'O'Brien 2012). Pour autant, si cette explication est valide, elle n'implique pas que la bilabiale [ɸ] ait déjà existé au stade protoroman – ou, plus justement, qu'un phonème */ɸ/, défini par sa bilabialité, ait appartenu au système roman commun. Wüest (1979, 269) écrit avec justesse qu'« un changement *ɸ* > *h* est nettement plus vraisemblable si /ɸ/ est structurellement isolé que si la place de son corrélatif voisé est occupée. Il me paraît donc significatif que le changement *F* > *h* apparaisse surtout dans les régions où le bétacisme est ancien et complet ». Le changement [β] > [b], phénomène « macro-ibérique », s'étend effectivement sur une aire considérablement plus vaste que le changement [f] > [h]. Le bétacisme, au sens de la fusion des phonèmes /β/ et /b/ (« B/W-FUS », Chambon/Greub 2002, 480), a affecté non seulement le gascon et l'espagnol, mais aussi le languedocien, le catalan septentrional et certains parlers sardes ; en domaine gascon, il est attesté dès ca 560/585 (loc. cit.). Si la logique des changements phonétiques impose donc que [β] > [b] ait eu lieu avant [ɸ] > [h] en protogascon et en proto-espagnol,⁶ elle n'enseigne rien sur la nature de /F/ protoroman au deuxième ou au premier siècle de notre ère.

⁵ Nous rejoignons ici l'analyse de Stuart-Smith (2004, 47) : « these spellings could equally be interpreted as attempts to represent a labiodental nasal [ɱ] which would not be unexpected before [f] ».

⁶ Si ce n'était le cas, la débuccalisation (glottalisation) eût affecté indistinctement les deux fricatives bilabiales et abouti à un couple */h fi/ en gascon et en espagnol.

La discripance observée entre le traitement hispano-gascon de /F/ et celui de /β/ affaiblit corrolairement l'argument tiré de l'existence d'une autre constrictive bilabiale, */β/, dans le système protoroman. De prime abord, l'économie structurelle paraît justifier que la « fricative sonore » */β/ ait eu une contrepartie sourde, donc */ϕ/. Mais la portée de cet argument est fortement relativisée si l'on considère que le protophonème */β/ se définissait non point comme une « fricative sonore », mais par les traits [-occlusif, +bilabial]. Il en résulte que la réalisation-type de */β/ peut fort bien se concevoir comme *[w̥], soit comme une authentique spirante susceptible de divers degrés de constriction : une telle réalisation est précisément celle attestée en gascon, catalan, espagnol et portugais (type *lava* [laʷa] ; cf. Quilis 1981, 102). Dans cette perspective, le fait que */β/ n'ait pas de contrepartie sourde ne serait pas choquant, puisque la corrélation de voisement n'affecte justement pas les autres spirantes (à savoir, protorom. */r/, */l/ et */j/). On voit par là que la réalité articulatoire de *F latin et protoroman est pratiquement inatteignable par l'« aval », c'est-à-dire par la phonétique comparée des langues romanes. Elle ne l'est pas davantage par le témoignage, indirect, de l'écrit latin antique, ni par la reconstruction interne. Aussi la réalisation-type du phonème reflété par ⟨f⟩ en latin et par /f/ et /h/ en roman resterait-elle indécidable si l'on ne possédait que ces voies d'accès à la protolangue : le plus qu'on puisse dire est que protorom. */F/ était un phonème [-syllabique, +constrictif, +labial, -voisé].

Il n'est cependant pas impossible d'atteindre la protoréalisation de */F/ par une autre voie, celle de l'« amont ». Les langues romanes n'étant pas une famille isolée, mais un embranchement de la famille indo-européenne, la préhistoire du protoroman (conçue comme nœud intermédiaire et non comme origine) peut fournir les indices que son histoire ne donne pas. De ce point de vue, les faits sont d'ailleurs connus et la question fait l'objet du *consensus omnium* (cf. Leumann 1977, 163–164). On sait que le phonème représenté par *F* en latin résulte de la convergence des trois fricatives protoitaliques */ϕ θ x^w/ (elles-mêmes issues de */p^h t^h k^{wh}/), phonologiquement neutralisées à l'initiale de lexème. Les exemples-types sont :

- protoital. **ϕra:ter* 'frère' > lat. *frater* ; protoital. **ϕa:sei* 'parler' > lat. *fari* ;
- protoital. **θakieti* '(il) fait' > lat. *facit* ; protoital. **θe:stos* 'sacré' > lat. *festus* ;
- protoital. **x^wormos* 'chaud' > lat. *formus* ; protoital. **de:=x^wendeti* '(il) défend' > lat. *defendit*.

Cela posé, il est inconcevable que la bilabiale */ϕ/ et la dentale */θ/ aient pu se confondre ailleurs qu'en un point d'articulation labiodental : soit que */θ/ ait d'abord tendu à se distinguer de */s/ en se labialisant ; soit, plus probablement,

que */ϕ/ ait « glissé » vers */f/, avant d’y être rejoint par la fricative dentale.⁷ Pour */x^w/, on restitue le développement suivant : d’abord réalisé *[m], soit comme une fricative labiovélaire sourde, ce phonème a perdu sa qualité vélaire pour devenir une bilabiale pure, rejoignant ainsi le */ϕ/ primaire avant que celui-ci ne fusionne avec */θ/ (cf. ci-dessous figure 1).

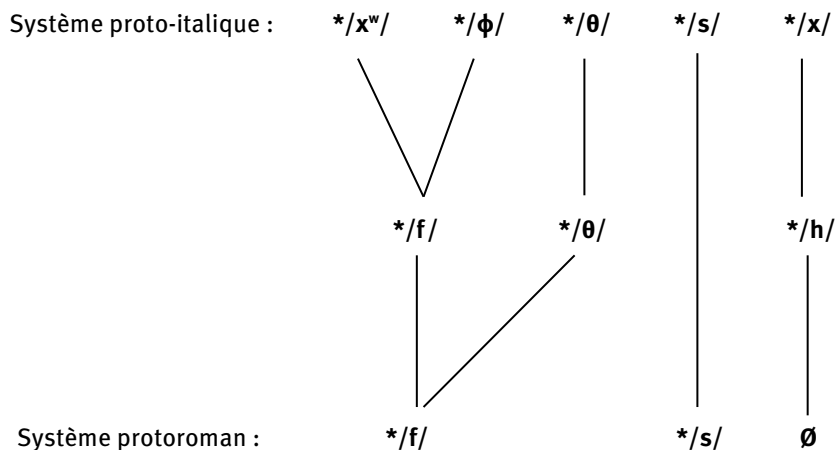


Figure 1 : Évolution des fricatives protoitaliques en protoroman

On ne voit pas, en revanche, que */θ/ ait pu perdre son caractère dental et devenir spontanément une bilabiale – une telle idée n’est d’ailleurs pas soutenue par les auteurs qui reconstruisent un */ϕ/ protoroman. Loin d’être économique, le postulat d’une fricative bilabiale sourde en latin contraint, par conséquent, à une distorsion des données. Il conduit à l’hypothèse d’un changement « aller-retour » aussi invraisemblable que superflu : */ϕ/ et */θ/ auraient convergé en */f/, qui serait repassé à */ϕ/ en protoroman, avant de redevenir */f/ dans la majorité des langues romanes. Pareille hypothèse serait d’ailleurs contredite par certains faits métalinguistiques historiquement documentés.⁸

⁷ C’est l’opinion de Martinet (1955, 344) : « un certain nombre de parlers italiques avaient changé la bilabiale sourde continue d’articulation lâche [ϕ] en un *f* labiodental acoustiquement mieux identifiable. [...] On peut supposer que **p* s’est partout confondu avec [f] dès que */ϕ/ a pris cette articulation dans les divers dialectes ».

⁸ On songe en particulier au témoignage, assez ambigu il est vrai, de Quintilien († 96) : « *quæ [littera F] est sexta nostrarum [...] inter discrimina dentium efflanda est* » (Frieze 1887, 100) ; et à celui, très explicite, de Térentien (3^e s.) : « *Imum superis dentibus adprimens labellum, / Spira-*

Le moyen d'échapper à une telle aporie tout en s'épargnant plusieurs hypothèses *ad hoc* est de reconstruire, pour le protoroman, une labiodentale sourde */f/ et une bilabiale sonore */b/. Notre opinion est que la discordance entre les changements */β/ > [b] et */f/ > [h], qui caractérise l'isolat hispano-gascon, est le révélateur d'une différence articuloire originelle. Si la constrictive sourde et la sonore n'ont pas évolué dans le même sens, c'est qu'elles n'appartenaient pas, à l'origine, au même ordre ni à la même série phonologiques. En conséquence, le système italien ou français, comportant un couple labiodental /f v/, résulte d'une convergence articuloire secondaire (par labiodentalisation de [β]), à laquelle le sarde, le roumain dialectal, le calabrais, le gascon et l'espagnol n'ont pas participé (cf. ci-dessous figure 2).

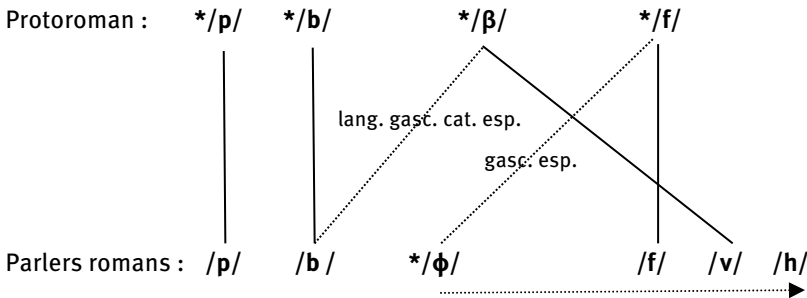


Figure 2 : Évolution de protorom. */p/, */b/, */β/ et */f/ dans les différents parlers romans

Compte tenu de ces prémisses, il reste à rendre compte de l'évolution [f] > [h] observée dans les cinq isolats périphériques de la Romania. L'explication traditionnelle de ce phénomène exclut la possibilité d'un changement spontané et fait intervenir, dans le cas du sarde et de l'hispano-gascon, un fait de substrat. Cette thèse repose sur des arguments géohistoriques difficilement contestables et, en l'absence d'une autre voie d'explication (structurelle, phonético-phonologique), nous ne voyons pas de raison décisive de la rejeter. On ne saurait attribuer au hasard le fait que le changement [f] > [h] s'observe, de fait, dans trois

mine leni, uelut hirta Graia uites, / Hanc ore sonabis » (Lachmann 1836, 8, 228 ; cf. ci-dessus) ; de Victorin (4^e s.) : « *f litteram inum labium superis imprimentes dentibus, reflexa ad palati fastigium lingua, leni spiramine proferemus* » (Nettleship 1889, 453) ; et de Martien Capella († ca 428) : « *f dentes (spirant) labrum inferius deprimentes* » (loc. cit.). Dans le même ordre d'indices, Meyer-Lübke évoquait la réforme orthographique promue par l'empereur Claude, lequel se proposait d'introduire la lettre *F* culbutée (ϕ) pour noter /v/ labiodental (cf. Meyer-Lübke 1890–1906, vol. 1, 337–338).

régions où l'interférence d'un système phonologique indigène, historiquement attesté, a pu et dû se produire. Il est admis, à peu près unanimement, qu'une diglossie ancienne et durable entre le roman et le (proto)basque (le « basco-cantabrique » de von Wartburg, cf. Wartburg 1967, 17–18) est la cause directe du consonantisme aberrant du gascon et de l'espagnol : « c'est un fait que le basque ne connaît guère de *f*, hors de certains emprunts récents au roman » (Martinet 1955, 304).⁹ Sur cette question amplement débattue, nous inclinons à suivre la thèse de Haudricourt et Juilland, séduisante par sa logique structurale :

« Il est permis d'expliquer par l'action du substrat le passage gascon /*f* > *h*/ à une époque où l'ibérique avait depuis longtemps cessé d'exister, à condition d'admettre que, sous l'influence d'habitudes articulatoires ibériques, les parlers galloromans de la région avaient adopté un type de corrélation à trois séries de consonnes caractérisé par la tendance à déplacer le point d'articulation de la sourde spirante vers celui de l'occlusive corrélatrice. Ceci explique le passage de l'articulation labiodentale de /*f*/ à l'articulation bilabiale du corrélatif occlusif /*p*/, donc à /*ϕ*/, qui se trouve à la base de son affaiblissement en /*h*/ » (Haudricourt/Juilland 1971, 27).¹⁰

Dans cette perspective, le point de divergence entre la ligne basque ([*f*] > [*b*], type *baba*) et la ligne hispano-gasconne ([*f*] > [*h*], type *haba*) peut être envisagé comme un protophonème */*ϕ*/, combinant les traits [+bilabial] et [+fricatif], mais dont le caractère sourd (*[*ϕ*]) ou sonore (*[*β*]) était dépourvu de pertinence. On restitue ainsi un système consonantique pour le protoroman régional (tardif) de Vasconie, postérieur au bétacisme, du type :

*/ <i>p</i> /	*/ <i>t</i> /	*/ <i>c</i> /	*/ <i>k</i> /
*/ <i>b</i> /	*/ <i>d</i> /	*/ <i>ʃ</i> /	*/ <i>g</i> /
*/ <i>ϕ</i> /	*/ <i>s</i> /	*/ <i>j</i> /	*/[<i>ʎ</i>] ¹¹

Aussi gasc. *haba* et esp. *haba*, gasc. *hiu* et esp. *hilo* reflètent-ils des bases protoromanes régionales */'ϕab-a/, */'ϕil-u/ tendant vers *[*haba*], *[*hilu*].¹² C'est

⁹ On sait que les emprunts du basque au protoroman répondent à */*f*-/ par /*b*-/, seule consonne labiale admise à l'initiale (hormis emprunts récents, cf. Trask 2008, 52) : ainsi de */'faβ-a/ s.f. 'fève' > bsq. *baba* ; */'fag-u/ s.m. 'hêtre' > bsq. *bago* ; */'fik-u/ s.m. 'figuier' > bsq. *biku* ; */'fil-u/ s.n. 'fil' > bsq. *biru* ; */'fr̥ont-e/ s.f. 'front' > bsq. *boronde* etc.

¹⁰ Dans cet ordre d'idées, une formule des mêmes auteurs nous paraît de grande portée pour l'analyse des faits de substrat en général : « notre façon de concevoir les manifestations tardives du substrat, après la disparition des langues autochtones, présuppose l'intermédiaire d'un changement de structure phonologique produit au moment de la substitution des langues » (Haudricourt/Juilland 1971, 27).

¹¹ Résultat protogascon, sans doute non phonématisé, de la vélarisation de /*n*/ intervocalique (cf. Chambon/Greub 2002, 477).

aux mêmes prototypes que se rattachent (par emprunt) basq. *baba*, *biru* (Trask 2008, 123, 144). Le traitement des emprunts romans en basque prouve, du reste, que la neutralisation des occlusives initiales dans cette langue ($*p *b > b / \# _$)¹³ est un changement post-antique, intervenu après la période protoromane : si ce n'était le cas, on aurait eu basq. $*paba$, $*piru$, avec l'adaptation attendue $* / \phi / \rightarrow / p /$.¹⁴

En Calabre, la coexistence, depuis près de 2300 ans, du latin et du grec rend très vraisemblable l'influence de ce dernier sur le développement des parlers romans locaux. Les formes calabraises du type *harina* s.f. 'farine', *hicu* s.m. 'figuier', *hierru* s.m. 'fer' etc. (Rohlf 1966–1969, vol. 1, 206) sont apparemment superposables aux formes gasc. *haria*, *higa*, *herr*, esp. *harina*, *higo*, *hierro*. Il est raisonnable de suivre ici l'opinion de Rohlf (loc. cit. 206–207) et de ramener le /h/ calabrais à une ancienne bilabiale $*[\phi]$ ($*[\phi a'ri.na]$, $*[\phi i.ku]$, $*[\phi i \epsilon r.ru]$). Bien que les hellénistes soient fort peu renseignés, semble-t-il, sur la chronologie du passage de / ϕ / antique (issu de $* / p^h /$) à la labiodentale du grec moderne (gr. $*[\phi i.lo s] > [fi.lo s]$), il n'y a pas de raison de croire que ce changement se soit produit avant le troisième siècle de notre ère (Meillet 1930, 195 ; Allen 1987, 25–26 ; Rodríguez Adrados 2005, 193) : il n'y aurait donc rien que de très naturel à ce que les variétés de latin introduites en Grande-Grèce vers le 3^e ou le 2^e siècle avant Jésus-Christ aient adopté une réalisation idiosyncrasique, bilabiale, du phonème $* / f /$.¹⁵

12 Notre point de vue ne remet nullement en cause, faut-il le souligner, la validité de la démonstration de Chambon/Greub sur la genèse et l'âge du (proto)gascon, à laquelle nous souscrivons sans réserve. Il nous paraît même que la reconstruction d'un $* / f /$ labiodental primitif renforce la thèse de ces auteurs sur l'individuation précoce du gascon (cf. sur ce point Chambon/Greub 2002, 476 n. 11).

13 Cf. Trask 2008, 14 : « Word-initially, only lenis consonants occurred, and only six of them : $*b *d *z *s *l *n$ ».

14 Ainsi basq. *piko* s. 'figue' (< protogasc./protoesp. $* / \phi iko /$), *pentze* s. 'pâturage' (< protogasc./protoesp. $* / \phi en - /$ s.m. 'foin'), *Pantxiko* NP 'François' (< esp. *Francisco*) appartient-ils nécessairement à des couches d'emprunt plus récentes que les lexèmes du type *biru* (cf. Trask 2008, 327–328). Les formes dialectales du nom du hêtre (*Fagus sylvatica*) en basque se révèlent particulièrement instructives à cet égard : on relève *bago*, *pago*, *phago* et *fago* (Trask 2008, 123). La première de ces variantes, prédominante dans les textes médiévaux, reflète protorom. $* / \phi ag - u /$; les formes en /p-/ et /ph-/ sont plus tardives, postérieures à la sonorisation des initiales, puisqu'elles y ont échappé ; *fago* trahit quant à lui une influence savante (latinisme), sans doute moderne.

15 Nous laissons aux hellénistes le soin de décider si, de son côté, la réalisation [f] qui est venue remplacer $[\phi]$ en grec byzantin et moderne est redevable au bilinguisme gréco-latin ou

C'est à un semblable effet de substrat qu'il convient d'attribuer, aux dires de Millardet (1933) et de Wagner (1984, 451), « la tendenza alla scomparsa della *f* » qui caractérise les parlers sardes de la Barbagia, spécialement du nuorais : cf. nuor. *arîna* s.f. 'farine', *énu* s.m. 'foin', *ikatu* s.m. 'foie' etc. Quoique l'identification du système linguistique responsable de la perte de /f-/ soit l'objet de spéculations invérifiables en pratique, il ne serait pas absurde de tenir la présence de la langue phénicienne sur les côtes tyrrhéniennes, au moment de la romanisation de la Sardaigne (227 av. J.-Chr.), pour un facteur majeur d'interférence phonologique.¹⁶ Le fait positif est que [f] primitif a été débuccalisé, donc, sans doute, changé en une consonne de type [h], amuïe à une date indéterminée.

Les faits se présentent de façon fort différente dans les parlers roumains où s'observe la substitution de /h/ à /f/ : c'est à tort que l'on a cru devoir invoquer une similitude entre ces derniers et le gascon ou le calabrais. Rappelons d'abord qu'en aroumain, la consonne notée usuellement <h> est en fait une fricative dorsale sourde, réalisée [x] ou [χ], non point une aspiration glottale (Bara 2004, 8). Les données sont les suivantes :

- */'feβr-e/ s.f. 'fièvre' > aroum. *hiavrâ* ; */'ferβ-o/ prés. 1 '(je) bous' > aroum. *herbu* ; */'ferr-u/ s.n. 'fer' > aroum. *her* ; */'fik-u/ s.m. 'figuier' > aroum. *hic* ; */'fili-u/ s.m. 'fils' > aroum. *hili* ; mais :
- */'faβ-a/ s.f. 'fève' > aroum. *fauâ* ; */'fa'rin-a/ s.f. 'farine' > aroum. *fârinâ* ; */'flor-e/ s.f. 'fleur' > aroum. *floarâ* ; */'fok-u/ s.m. 'feu' > aroum. *foc*.

En moldave (variété du dacoroumain), c'est une fricative palatale (moldave méridional) ou alvéolo-palatale (moldave septentrional) qui répond à /h/ de l'aroumain (Caragiui-Marioțeanu 1975, 90 ; Rusu 1984, 213 ; Antofi 2003, 15–21). On a ainsi :

- */'feβr-e/ s.f. 'fièvre' > mold. [çor] ~ [cor] ; */'ferβ-o/ prés. 1 '(je) bous' > mold. [çerb] ~ [cerb] ; */'ferr-u/ s.n. 'fer' > mold. [çer] ~ [cer] ; */'fili-u/ s.m. 'fils' > mold. [çiŭ] ~ [ciŭ] ; mais :
- */'fa'rin-a/ s.f. 'farine' > mold. [fə'i.nə] ; */'flor-e/ s.f. 'fleur' > mold. [flɔa.re] ; */'fok-u/ s.m. 'feu' > mold. [fok].

s'il ne s'agit là que d'une coïncidence évolutive ; mais la question ne nous paraît pas sans intérêt.

16 À cet égard, on rappellera, sous toute réserve, que le système consonantique punique accessible à la grammaire comparée comporte trois constrictives laryngales, mais aucune labiale (Krahmalkov 2000, 20–21).

Une laryngalisation spontanée de [f] est ici hors de cause : c'est bien à une palatalisation que l'on a affaire, conditionnée par la séquence d'une voyelle antérieure ou d'une semi-consonne palatale. Aroum. *hiavrâ*, mold. [çor] reflètent protoroum. *[fi^hβrə], via un développement *[fj] > *[fç], *[fç], *[x], lequel n'est pas sans évoquer la « première palatalisation » du protoslave (cf. protosl. **xelmu* s.m. 'heaume' > russ. *шлем*, scr. *šljëm*). Pour preuve de ce changement, l'aroumain répond à [v] / __[e i] munténien et transylvain par la vélaire [ɣ] ; le moldave, par [j] ou [z], cf. munt. transylv. [vin] s.n. 'vin' = aroum. *yin* = mold. [jin], [zin], contre munt. transylv. ['va.kə] s.f. 'vache' = aroum. *vacâ* = mold. ['va.kə].

En somme, il n'y a pas lieu de reconstruire en protoroman une fricative bilabiale sourde. Le latin de l'Antiquité possédait une consonne définie par les traits [-occlusif, +constrictif, +labial, -voisé], dont la réalisation typique était labiodentale et que l'on notera donc */f/ en protoroman. Lors de l'expansion de la latinité, le système phonologique protoroman a pu interférer avec des systèmes indigènes qui ignoraient le son [f]. En Italie méridionale, ce son a été remplacé par la bilabiale [ɸ], d'origine grecque. En Sardaigne orientale, *[f] protoroman a connu, peut-être sous l'influence d'une langue antérieure à la présence romaine, un cycle de débuccalisation-amuïssement. Entre l'Aquitaine et la Cantabrie, enfin, la labiodentale latine a été assimilée à un phonème bilabial propre au protobasque ; il en est résulté un relâchement articuloire en [h], prélude à la disparition de ce segment consonantique.

3 Les spirantes romanes : innovation ou archaïsme ?

En l'état actuel des données de la reconstruction,¹⁷ la distribution des occlusives protoromanes se présente comme suit :

¹⁷ Pour */k^w/, cf. Gouvert 2014, 98–102.

	Initiale (#_)	Intervocalique (V_V)	Post-sonante (R_)	Finale (_#)
*/p/	+	+	+	-
*/b/	+	-	ʔ ¹⁸	-
*/t/	+	+	+	+
*/d/	+	+	+	+
*/k/	+	+	+	-
*/g/	+	+	+	-
*/kʷ/	+	+	+	-

Figure 3 : Distribution des occlusives protoromanes

De toutes les consonnes, seule la plosive bilabiale sonore */b/ n'est pas reconstructible en contexte intervocalique. Dans cette position, la corrélation de constriction (ou d'occlusion) */b/ ~ */β/ se trouve *de facto* neutralisée.¹⁹ Les formes reconstruites *[ka'βa].lu] s.m. 'cheval', *[Is'krii.βo] prés. 1 '(j)'écri', *[de.βet] prés. 3 '(il) doit' reflètent des formes sous-jacentes *[ka'Ball+u], *[s'kriB+O], *['deB+e+t] : l'archiphonème */B| s'y réalise comme le phonème */β/ à l'initiale.²⁰

Cette distribution lacunaire trouve son origine dans le changement diachronique */b/ > */β/ / V_V, c'est-à-dire la spirantisation de */b/ intervocalique, phénomène préprotoroman. Les ouvrages de référence enseignent que la spirantisation des occlusives latines [b d g] se serait étalée entre le premier siècle avant Jésus-Christ et le sixième siècle après : « *b* > *β* dès la fin de la République [...], *g* > *γ* dès la première moitié du III^e siècle, tandis que *d* > *δ* entre la fin du V^e siècle et celle du VI^e » (La Chaussée 1974, 46). On considère d'autre part que le changement */[b] > */β] (et, conséquemment, la confusion de */b/ et */β/ intervocaliques) est antérieur à la fragmentation de la Romania et à l'individuation du protosarde. Ainsi reconstruit-on protorom. */ka'ball-u/, */s'kriβ-o/, répondant à lat. *caballus*, *scribo* ; mais on pose protorom. */'nod-u/ et */a'gust-u/ en regard de lat. *nodum* et *augustum*. La spirantisation de [d] et [g] serait, suivant la théorie classique, une innovation particulière au roman occidental d'un côté, au sarde de l'autre. On oppose ainsi :

¹⁸ Sur le problème que pose la reconstruction de */Rb/, cf. Gouvert 2014, 84 et ci-dessous.

¹⁹ Mais non la corrélation de voisement, ni celle de nasalité : les oppositions /B d g/ ~ /p t k/ et /B d/ ~ /m n/ se maintiennent à l'intervocalique.

²⁰ On peut en déduire une distribution complémentaire des bilabiales, selon la formule */b/ → */β/ / V_V.

it. [ˈno.do]	roum. [nod] ;
it. [aˈgos.to]	roum. [aˈgust] ;
et :	
sard. [ˈno.ðu]	esp. [ˈnu.ðo] ;
sard. [aˈɣus.tu]	esp. [aˈɣos.tu].

Quoique généralement admis, un tel scénario est contre-intuitif et pour tout dire paradoxal. D'un point de vue fonctionnel, il est de règle qu'un changement de mode d'articulation affecte indistinctement et simultanément toutes les consonnes de la même série. « Toute articulation distinctive change sans égards aux autres articulations avec lesquelles elle se combine pour former des phonèmes individuels » (Martinet 1955, 77) : principe général que l'on peut tenir pour la « deuxième loi » de la phonétique historique.²¹ De fait, on conçoit mal, sur le plan phonétique et/ou phonologique, ce qui aurait pu permettre la spirantisation de *[b] (dans *caballus*) sans entraîner mécaniquement celle de *[d] (dans *nodum*) et de *[g] (dans *augustum*). Que la désocclusion de [d g] soit, par surcroît, intervenue ultérieurement et indépendamment en sarde et en roman occidental, le fait, sans être impensable, laisse perplexé.

Nous croyons que l'interprétation traditionnelle de la spirantisation romane, due à l'extrapolation de certains faits de graphie, est inexacte. Notre hypothèse est que la désocclusion générale des sonores internes remonte beaucoup plus haut dans l'histoire du latin qu'on ne l'admet habituellement et que le système consonantique du sarde ou de l'espagnol est, à cet égard, plus « archaïque » que celui représenté notamment par l'italien standard. Au demeurant, l'existence d'occlusives sonores intervocaliques ([d] et [g]), qui passe pour un trait de conservatisme, n'est pas générale en italien : c'est une singularité des dialectes centraux de la Péninsule, sur lesquels est forgée la langue standard et normative. Abstraction faite de l'italien septentrional, dont le consonantisme est de type « galloroman », on sait que « la *d* passa alla fricativa interdentele (δ) in ampie zone, come accade nelle regioni più arcaiche della Sardegna » (Rohlfs 1966–1969, vol. 1, 295), zones qui incluent la Corse, la Campanie, la Lucanie, la Calabre et la Sicile. Parallèlement, le changement [g] → [ɣ] semble avoir affecté toute l'Italie méridionale, des Abruzzes à la Sicile (loc. cit. 298–299). Ce serait donc une erreur que de se représenter la spirantisation des intervocaliques comme un fait restreint au roman occidental et insulaire.

²¹ Si l'on pose comme première loi le caractère aveugle du changement phonétique (principe d'Osthoff).

On dispose d'un *terminus post quem non* pour la spirantisation en roman occidental : c'est le début de la sonorisation des sourdes intervocaliques, changement que l'on date généralement de la fin du 4^e siècle (La Chaussée 1974, 182). Il est sûr que */d/ et */g/ intervocaliques étaient fricatifs au moment où a débuté la sonorisation de */-t-/ et */-k-/ , puisque, quoi qu'on en ait dit, ceux-ci ne se sont pas confondus avec ceux-là (Lausberg 1963–1972, vol. 2, 36–37). Il est donc inexact de prétendre que « primaire ou secondaire (issu de *t*), *d* [intervocalique] passe à *δ* » en protofrançais (*pace* La Chaussée 1974, 50) : cela donne à croire que *[d] primaire aurait « attendu » la sonorisation de *[t] pour se spirantiser – qu'il y aurait donc eu un seul cycle de spirantisation des occlusives. En réalité, */-d-/ était déjà articulé *[ð] lorsque */-t-/ est devenu *[d], et les données occitanes et ibériques prouvent que ce *[ð] était amuï ou vocalisé quand */-d₂-/ s'est spirantisé à son tour (cf. esp. *caer, pie, ver* en face de *maduro, nadar, seda*). De même, la différence de traitement illustrée par fr. *loi, païen* d'un côté, *plaisir, raisin* de l'autre, montre que */-gⁱ-/ était devenu une spirante bien avant l'assibilation de *[kⁱ] intervocalique. Reste à déterminer le *terminus a quo* du phénomène. À cette fin, le romaniste n'a d'autre moyen que de se faire latiniste et de scruter la préhistoire de la langue-mère.

Un fait crucial pour saisir l'histoire du consonantisme latin est le traitement des fricatives en position médiale. Il est établi que le protoitalique possédait cinq constrictives sourdes : */ϕ θ s x x^w/ (cf. ci-dessus § 1). Lors de la transition vers le système latin, ces dernières ont eu un sort différent selon qu'elles se trouvaient en position interne ou initiale. « Entre voyelles en effet, les spirantes sourdes, y compris la sifflante *s* [...], sont devenues sonores », selon Meillet/Vendryes (1979, 72) ; « le résultat a été que les spirantes *f* et *b* (issues respectivement de *bh* et de *dh*), sonorisées à l'intervocalique, sont devenues des occlusives ; c'est par *b* ou par *d* qu'elles sont respectivement représentées en latin » (loc. cit.). On cite, pour la bilabiale, l'exemple de protoital. *[nɛ.ϕe.la:] s.f. 'nuage' > latarch. *[nɛ.βə.la] > protorom. */'nɛβul-a/ (lat. *nebula*). Pour la dentale, on a protoital. *[ϕi.θe:m] s.f. 'foi' > latarch. *[fi.ðe^m] > protorom. */'fid-e/ (lat. *fidem*). Les mêmes auteurs considèrent que « le passage de *x* à *h* étant antérieur à la sonorisation des spirantes sourdes intervocaliques, l'*x* n'a pu en être atteinte » (Meillet/Vendryes 1979, 73) : ainsi **uexo*: v.tr. 'charrier', devenu *[wɛ.ho:], est-il reflété par *ueho* (et non ***uego*) en latin classique.²² Cependant, si l'on admet sans peine que *[ϕ] et *[θ], comme *[s], se sont sonorisés à l'inter-

²² Ce point est cependant discuté. Il a été soutenu que l'évolution authentiquement latine serait */-x-/ > */-g-/ (cf. **θixoura*: > *figura*) et que les formes du type *ueho* seraient en fait sabelliques (cf. Leumann 1977, 165–166 et Dangel 1995, 61).

vocalique, a-t-on le droit d'invoquer un fait de graphie (« c'est par *b* ou par *d* qu'elles sont respectivement représentées ») pour affirmer que ces deux fricatives étaient « devenues des occlusives » en latin ? La chose ne va pas de soi. Que les Latins aient employé le même signe pour noter la bilabiale de *bonus* et celle de *nebula*, la dentale de *duo* et celle de *fidem*, cela ne prouve rien sur le mode d'articulation de ces consonnes. La seule donnée exploitable par la méthode comparative est que les aboutissements des anciennes fricatives *[ϕ] et *[θ] internes se sont *confondus* avec ceux des occlusives *[b] et *[d], respectivement. La bilabiale de lat. *nebula*, issu de **neϕela:*, est identique à celle de *guberno*, emprunté à gr. κυβερνώω,²³ la dentale de lat. *fidem*, issu de **ϕiθe:m*, est la même que celle de *pedem*, issu de **pedəm*.

Or, le fait (phonologique) que *[ϕ] et *[θ], passés à *[β] et *[ð], ont rejoint */b/ et */d/ avant les premières attestations de la langue latine n'implique pas qu'ils soient devenus (phonétiquement) des occlusives à cette époque. La probabilité est au moins égale que ce soit les occlusives elles-mêmes qui aient été spirantisées à l'intervocalique ; et cette hypothèse devient très plausible à l'examen de certaines évolutions latines et (pré)protoromanes. Tout d'abord, l'amuïssement de /d/ final absolu en latin (cf. latarch. *med*, *sententiad* abl. > latclass. *me*, *sententia*), bien documenté épigraphiquement et que l'on date du troisième siècle avant Jésus-Christ (Weiss 2011, 155), reste mal explicable si on l'interprète comme la chute d'une occlusive ; mais le phénomène serait des plus communs dans l'hypothèse où la consonne impliquée eût été une fricative sonore (*[me:ð], *[sen'ten.ti.ja:ð]). Le fait, toutefois, ne saurait être prouvé. Plus suggestive est l'évolution des groupes **VgiV* et **VdiV* intervocaliques en latin et en protoroman. Les issues de protorom. *|'kōrrig+i+a| s.f. 'courroie' = lat. *corrigia* (fait sur */'kōrrig-e-/ v.tr. 'diriger'), celles de protorom. *|'fag+i+a| s.f. 'espèce de hêtre' = lat. *fagea* (fait sur */'fag-u/ s.f. 'hêtre'), formes où le sandhi interne *|g+i| est de date protoromane,²⁴ interdisent de reconstruire un segment occlusif interne. En effet, le traitement parallèle de **VkiV* (type */'braki-u/ > fr. *bras*, esp. *brazo*, port. *braço*) implique que *[j] au contact d'une occlusive vélaire antécédente entraîne la gémination de cette dernière : */'braki-u/ → *|'brak.k^hu| ; */'glaki-a/ → *|'glak.k^ha| (cf. Lausberg 1963–1972, vol. 2, 59–61). Une protoréalisation *[gj] > *[g.g^j] n'aurait pas manqué de produire des issues comme fr. **courrège*, **fage*, esp. **correja*, **haja*, port. **correja*, **faja* : or, on a

²³ Soit *[ky.ber.náɹ] (Biville 1995, vol. 2, 27).

²⁴ Il faut distinguer ce cas de celui de lat. *maiolem*, *peiolem* (< **mag-io:səm*, **ped-io:səm*), où le sandhi interne est de date prélatine (protoitalique) et qui relève d'un autre cycle de palatalisation (Weiss 2011, 159).

roum. *curea*, fr. *courroie*, esp. *correa*, port. *correia*, de protorom. */kor'rij-a/, et oïl. *faie*, esp. *haya*, port. *faia*, de protorom. */'faj-a/. C'est bien, par conséquent, une filière */[ɣj] > */[j] qui rend compte des résultats romans (*/[fa.ɣu] → */[fa.ɣja] > */[fa.ja]). On doit souligner que le type italien (toscan) *correggia*, *faggia* ne reflète pas l'état protoroman, mais résulte d'un renforcement secondaire de [j] en [j.j] > [d.ɖ], dont il est beaucoup d'autres exemples (cf. La Chaussée 1974, 78–79). De la même manière, les descendants de protorom. */'ɔ+die| adv. 'aujourd'hui' (lat. *hodie*), sard. *oe*, fr. *hui*, esp. *hoy*, supposent une spirantisation préprotoromane */[ɔ.dʲe] > */[ɔ.je] ; la mi-occlusive géminée d'it. *oggi* est sortie de yod.

La reconstruction du groupe */Kn/ corrobore l'idée d'une spirantisation précoce des plosives sonores en protoroman. L'ancêtre de sard. *sinnu*, roum. *semn*, it. *segno* etc. est reconstruit comme protorom. */'sɪgn-u/ (Gouvert 2014, 98), qui correspond à */sɪKn+u|. ²⁵ Comme on l'a rigoureusement établi (Chambon 2013), les issues romanes ne s'expliquent que par une protoréalisation */'sɪɣ.nu], comportant un segment fricatif. Ce fait suppose un changement */[g] > */[ɣ] dont rien ne donne à croire qu'il soit récent. Un autre changement, celui de protoital. */x^w/ intervocalique, est également instructif : que **snix^wəm* s.f. 'neige' donne lat. *niuem* (et non **niguem*) montre qu'il n'y a pas eu « durcissement » de la spirante entre le stade préhistorique */sní.ɣ^wəm] et l'état protoroman */[nɪ.βe], mais maintien de l'articulation constrictive. ²⁶

Plutôt que de supposer, comme on le fait pour des raisons surtout philologiques (graphématisques), que */β] et */ð] internes ont été occlus en latin archaïque, avant d'être « re-spirantisés » – sept siècles plus tard ? – en protoroman insulaire et occidental, il paraît donc économique d'inscrire les spirantisations romanes dans la longue durée de l'histoire du latin et d'admettre que les anciennes occlusives */b d g w/ étaient déjà réalisées */[β ð ɣ w] avant les premiers monuments de la langue latine. Au lieu d'admettre, comme on le fait habituellement, une filière :

protoital. */θ] > */ð] > protorom. */[d] > rom. */[ð] / V__V,

on fait l'économie de deux changements diachroniques en posant :

protoital. */[d θ] > protorom. */[ð] / V__V.

²⁵ La notation morphophonologique */sɪKn+u| comporte l'archiphonème */[K], une consonne [+vélaire] indéterminée, afin de noter la neutralisation de */k g/ (réalisé [ɣ]) devant nasale.

²⁶ Ajoutons que le sort de la laryngale */h/ intervocalique, issue de */x/ et reflétée par *H* médial en latin classique (cf. **uexo* : > lat. *ueho*), ne s'oppose pas à l'hypothèse d'un maintien des spirantes sonores : ⟨ueho⟩ peut fort bien avoir noté */[wɛ.fio:], avec [h] voisé. Cf. cependant ci-dessus n. 22.

Cette solution a pour conséquence de faire remonter au stade préprotoroman des changements que l'on a coutume d'attribuer au « postprotoroman » (c'est-à-dire aux branches romanes individualisées), cf. figure 4 page suivante :

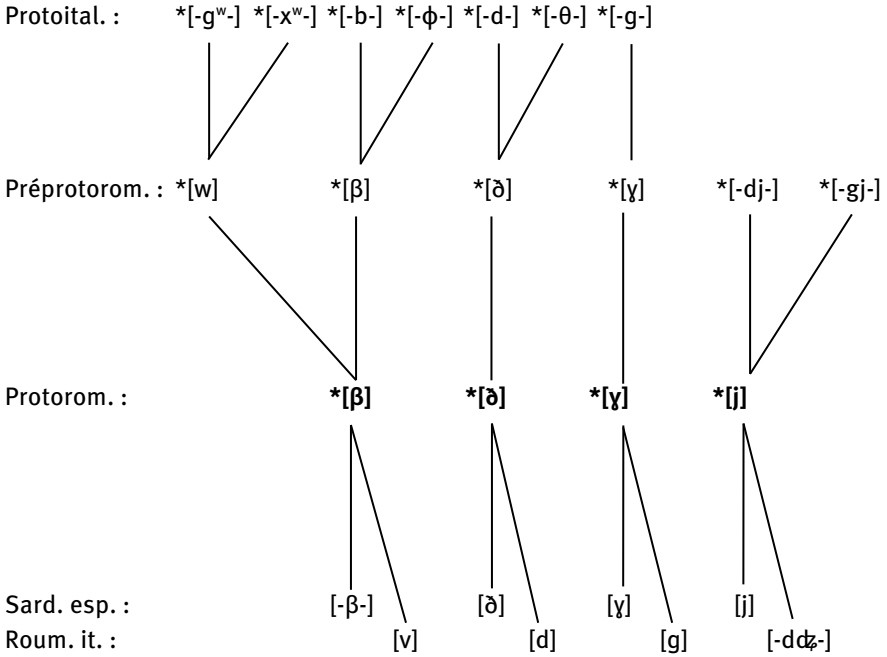


Figure 4 : Origine préprotoromane des spirantes romanes

La valeur de cette hypothèse tient à ce qu'elle permet de résoudre le paradoxe de la « spirantisation anticipée » de */b/ et, en même temps, qu'elle évite de postuler deux ou trois cycles de spirantisation successifs et indépendants en sarde, en roman occidental et en italien méridional. Dans un tel scénario, on le voit, les plosives sonores internes du roumain et de l'italien standard (it. ['no.do], [a'gos.to], ['ɔd.ʒi]) ne continuent pas des plosives originelles, mais résultent de l'occlusion secondaire des fricatives protoromanes (*['no:ðu], *['a'ɣus.tu], *['ɔ.je]),²⁷ maintenues dans la plus grande partie de la Romania. En

²⁷ Un tel changement n'a en lui-même rien d'exceptionnel : il s'est notoirement produit au cours de l'évolution de l'ancien allemand et des langues scandinaves modernes (cf. protogerm. */bro:θer/ > ahall. *bruoder*, néerl. *broeder*, dan. *broder* etc. ; Plotkin 2008, 114, 150).

termes phonologiques, c'est la variante non marquée de chaque phonème ([d], [g], [dʒ]) qui a remplacé la variante combinatoire ; de manière prévisible, seul a échappé à ce remplacement le segment [v] (roum. *avea*, it. *avere* < */a'β-e-re/), qui existait aussi à l'initiale et n'entraînait pas dans le jeu de l'allophonie. Le roumain et le toscan se singulariseraient donc ici non par un conservatisme, mais par une innovation. D'autre part, le bétacisme, tendance phonétique accomplie ou latente dans de vastes régions de la Romania occidentale et insulaire (cf. ci-dessus § 2), se laisse assez bien expliquer par le besoin de rééquilibrage d'un système consonantique perçu comme discrétant : si [ð] et [ɣ] sont proscrits hors position médiale au profit de [d] et [g], il est mécanique que [β] le soit au profit de [b] – en d'autres termes, qu'une corrélation d'occlusion peu rentable (/b/ ~ /β/) finisse par disparaître du système.

La difficile question des groupes romans /Rb/ et /Rβ/ pourrait trouver une réponse dans le cadre que nous venons de poser. Nous avons dit que c'était sur la foi des issues françaises et occitanes (et, dans une moindre mesure, frioulanes et romanches) qu'il était permis de reconstruire, par exemple, protorom. */'kɔrb-u/ en face de */'kɛrβ-u/ (cf. Malkiel 1987, 109–125 ; Gouvert 2014, 84–86). Le témoignage des autres parlers romans ne permet pas, en principe, de décider si l'on a affaire à un primitif */lb/ ou */lβ/, */rb/ ou */rβ/. Dans l'aire ibérique, l'occlusive et la fricative bilabiales sont confondues : l'espagnol, notamment, n'admet que [β] derrière [l] et [r] : *albo* ['al.βo], *hierba* ['jer.βa]. Quant à l'italien, il présente des données extrêmement contradictoires – mais dont il ressort que les formes en /lb/ et /rb/ sont toutes suspectes de réfection ou de cultisme.²⁸

Nous ne saurions reprendre *da capo* l'étude de ce volumineux dossier, et nous ne livrerons ici qu'une hypothèse sur le scénario évolutif tel que nous nous le représentons. L'impression qui domine, à l'examen des données panromanes, est que l'opposition protorom. */b/ ~ */β/ était neutralisée aussi bien en contexte R__ qu'à l'intervocalique et que les seules formes accessibles à la reconstruction sont des formes en */β/. Il faut, selon nous, poser protorom. */'barβ-a/, */'ɛrβ-a/, */'kɔrβ-u/, */'arβor-e/, tout comme */'kalβ-u/, */'kɛrβ-u/, */'ser'β-a-re/ etc. La discrétance observée en français²⁹ entre les résultats de */lb/ et */rb/ d'une part (type *herbe*), de */lv/ et */rv/ d'autre part (type *cerf*) ne reflèterait pas une dichotomie originelle, mais une évolution secondaire. Dans les faits, tout se passe comme si le protoroman régional de Gaule avait changé régulièrement

²⁸ Pour les matériaux et le détail des faits, on se reportera à l'étude fondamentale de Parodi (1898, notamment 237–238).

²⁹ Et, pour partie, en frioulan, romanche, occitan.

*/rβ/ en /rb/, sauf en finale devenue absolue. On s'expliquerait ainsi qu'à protorom. */kor'β-ell-u/ '(petit) corbeau' réponde afr. *corbel* (cf. sard. *kurbeddu*), tandis que le simple */'kɔrβ-u/ (cf. lat. *coruus*) donne afr. *corf* (afr. *corp*, rare et tardif, s'expliquant comme une rétroformation sur *corbel* ou comme un emprunt). Nous proposons une filière */'kɔr.βu > *[kɔrβ] > *[kɔrϕ] *corf*, où /f/ est la phonématisation d'un [β] devenu final et dévoisé ; dans le dérivé, en revanche, c'est le traitement général *[β] > [b] qui se sera produit. Ce même traitement se rencontre dans */'kurβ-a/ s.f. > fr. *courbe*, occit. *corba* et */'kur'β-a-re/ > fr. *courber*, occit. *corbar*, qui ont réagi sur l'adjectif, afr. *corp* ~ *corbe* adj. 'courbe' (pour **corf* ~ *corbe*), aoccit. *corp* ~ *corba*. Dans le même ordre d'idées, on peut interpréter le type oïl. *berbis* (fr. *brebis*) comme un corrélât exact de lat. *ueruicem*. Partant de protorom. */βer'βik-e/, on restitue protofr. *[ver'βits]³⁰ d'où *[βer'βits] → */ber'bits/, par assimilation régressive. Naturellement, cette hypothèse implique que les lexèmes français et occitans du type *chauve*, *mauve*, *sauver*, *servir* etc. ne sont pas héréditaires, mais sont le produit de l'influence savante ou de l'analogie des formes à désinence zéro (cf. afr. *sauf* ind./subj. prés. 1 → *sauver*, *serf* → *servir* etc.).

Il est possible de préciser la chronologie absolue de la spirantisation des sonores internes telle que nous l'envisageons. D'une part, ce changement doit être intervenu à date pré-littéraire, au plus tard avant la naissance de Plaute (ca 254 av. J.-Chr.) – et sans doute avant celle d'Andronicus (ca 280 av. J.-Chr.). Aucun texte latin connu ne distingue en effet la consonne médiale de *pedem* de celle de *fidem*. Antérieurement au troisième siècle avant notre ère, les rares documents exploitables ne nous sont connus que par des citations, voire des réécritures, ce qui interdit d'en tirer parti pour la datation du changement phonétique. D'autre part, un *terminus a quo* peut être fixé par le traitement des emprunts anciens du latin au grec (dorien). Ceux-ci ont en effet participé à la spirantisation (cf. gr. *κυβερνάω* → protorom. */gʷ'βern-o/, Biville 1995, vol. 2, 27) ; toutefois, la date de l'emprunt est ici trop précoce (les premiers établissements italiotes remontent au 8^e siècle) pour être significative. En tout état de cause, la spirantisation de *[b d g] appartient à la période dite du latin archaïque.

L'hypothèse de la « spirantisation précoce » amène à récrire la filière évolutive d'un grand nombre d'unités lexicales romanes. Nous n'en donnerons ici qu'un aperçu.

30 Latméd. *verbices*, documenté dans les *Brevium exempla* carolingiens (ca 810, Boretius 1883, 255 § 31), reflète fidèlement, selon nos vues, le phonétisme vernaculaire du début du 9^e siècle.

(1) Protoital. *[-ϕ-] > protorom. *[-β-].³¹

Exemples :

- * [né.ϕe.la:m] s.f. ‘nuage’ > latarch. * [né.βə.la^m] *nebulam* > protorom. * [nɛ.βu.la] ;
- * [skrɛj.ϕe.ti] prés. 3 ‘(il) écrit’ > latarch. * [skrɛi.βit] *scribit* > protorom. * [r'skrɛi.βit] ;
- * [ál.ϕom] adj. ‘blanc’ > latarch. * [ál.βu^m] *album* > protorom. * [al.βu].

(2) Protoital. *[-d-], *[-θ-] > protorom. *[-ð-].

Exemples :

- * [pɛ.dəm] s.m. ‘pied’ > latarch. * [pɛ.ðe^m] *pedem* > protorom. * [pɛ.ðe] ;
- * [súr.dom] adj. ‘sourde’ > latarch. * [súr.ðu^m] *surdum* > protorom. * [sʊr.ðu] ;
- * [fí.θe:m] s.f. ‘foi’ > latarch. * [fí.ðe^m] *fidem* > protorom. * [fí.ðe].

(3) Protoital. *[-θ-] > protorom. *[-β-] / R__.

Exemples :

- * [hér.θa:m] s.f. ‘herbe’ > latarch. * [hér.va^m] *herbam* > protorom. * [ɛr.βa] ;
- * [fár.θa:m] s.f. ‘barbe’ > latarch. (1) * [vár.va^m] *barbam*, (2) * [fár.fa^m] > protorom. (1) * [bar.βa], (2) * [far.fa] ‘moustache’.

(4) Protoital. *[-g-], *[-x-] > protorom. *[-ɣ-].

Exemples :

- * [ré.gəm] s.m. ‘roi’ > latarch. * [ré.ɣe^m] *regem* > protorom. * [re.ɣe] ;
- * [mol.gé.je.ti] prés. 3 ‘(il) trait’ > latarch. * [mól.ɣe:t] *mulget* > protorom. * [mʊł.ɣet] ;
- * [θix.los] s.m. ‘potier’ > latarch. * [fi.ɣə.lʊs] *figulus* → protorom. * [fi.ɣʊ'la.re] v.tr. ‘façonner’.

(5) Protoital. * [h] > protorom. Ø.

Exemple : * [trá.he.ti] prés. 3 ‘(il) tire’ > latarch. * [trá.fɪt] *trahit* > protorom. * [tra.it].

(6) Protoital. * [x^w] > protorom. * [β].

Exemple : * [sní.x^wəm] s.f. ‘neige’ > latarch. * [ní.we^m] *niuem* > protorom. * [ni.βe].

31 Ou [-w-], cf. ci-dessus § 1.

En synchronie protoromane, on peut dès lors énoncer les règles d'allophonie suivantes :

(I.1) *[b] → *[β] / V__V

(I.2) *[d] → *[ð] / V__V

(I.3) *[g] → *[ɣ] / V__V

(II.1) *[b] → *[β] / R__

(II.2) *[d] → *[ð] / R__

(II.3) *[g] → *[ɣ] / R__

Synthétiquement, ces six règles se reformulent en une seule :

[C, +occl, +vox] → [C, -occl, +constrict, +vox] / V__V ; R__

« Toute occlusive sonore se désocclut entre voyelles ou après une sonante. »

Le tableau de la page suivante (figure 5) résume l'application de cette règle et présente la distribution allophonique qui en résulte.

Phonème protoroman	Variante initiale	Variante médiale	Graphème latin	Exemples
*/b/	[b]	[β]	B	⟨bonum⟩ */'bɔn-u/ *['bɔ.nu]
				⟨nebulam⟩ */'nɛβul-a/ *['nɛ.βu.la]
*/β/	[β]	[β]	V	⟨herbam⟩ */'ɛrβ-a/ *['ɛr.βa]
				⟨uenire⟩ */βe'n-i-re/ *[βe'ni:.re]
				⟨nouem⟩ */'nɔβ-e/ *['nɔ.βe]
*/d/	[d]	[ð]	D	⟨coruum⟩ */'kɔrβ-u/ *['kɔr.βu]
				⟨decem⟩ */'dɛke/ *['dɛ.ke]
				⟨pedem⟩ */'pɛd-e/ *['pɛ.ðe]
*/g/	[g]	[ɣ] ~ [u]	G	⟨surdum⟩ */'sɔrd-u/ *['sɔr.ðu]
				⟨gustare⟩ */gɔs't-a-re/ *[gɔs'ta:.re]
				⟨regem⟩ */'reg-e/ *['re.ɣe]
				⟨mulget⟩ */'mɔlɣ-e-t/ *['mɔɣ.ɣet]

Figure 5 : Exemplification de la règle d'allophonie

La ressemblance est patente entre le système ainsi reconstruit et celui qu'attestent le languedocien, le catalan, l'espagnol et le portugais contemporains. Elle ne doit cependant pas occulter la variation inhérente à toute struc-

ture linguistique, notamment phonologique : en dépit de leur formalisme apparent, ni la méthode comparative, ni la pratique reconstructive n'interdisent le réalisme. Il est certain que, là où l'opposition occlusion/constriction n'était pas pertinente, les réalisations occlusive et constrictive du phonème considéré peuvent – doivent – avoir coexisté dans la masse parlante. Si l'organisation diatopique et diastratique de cette coexistence nous échappe, le témoignage direct des langues romanes nous en donne quelque idée. Il n'est pas exclu, en particulier, que les couches supérieures de la société romaine et les régions conservatrices de la Dacie et de l'Italie centrale aient privilégié une réalisation occlusive des phonèmes */b d g/ médiaux, réalisation perçue comme lettrée et socialement valorisée ; à l'opposé, la confusion, puis la fusion des phonèmes */b/ et */β/, dont on saisit les premières traces au commencement de la République,³² paraît avoir caractérisé certaines populations périphériques tardivement gagnées à la latinité, éloignées de ses centres directeurs et imperméables à l'influence du médium écrit. Quoi qu'il en soit, on mesure la distance qui sépare un tel système de la représentation traditionnelle et scolaire du latin, induite par l'orthographe de la langue classique. « On ne saurait trop se défier du système phonologique et graphématique *a priori* évident de la langue latine, qui, sous couvert d'une orthographe unifiée et littéraire, enferme des obscurités dont on peine à rendre compte » (Garnier 2012, 233) : l'allophonie consonantique du latin et ses prolongements romans apportent, croyons-nous, une illustration particulière à cette remarque pleine de sens.

4 Bibliographie

- Allen, William S., *Vox Græca. The Pronunciation of Classical Greek*, Cambridge/New York/Melbourne, Cambridge University Press, 1987.
- Antofi, Marian, *Evoluția consoanelor africte în subdialectul moldovenesc – zona Basarabia*, Analele Științifice ale Universității Ovidius din Constanța. Seria Filologie 14 (2003), 15–21.
- Bara, Mariana, *Le lexique latin hérité en aroumain dans une perspective romane*, Munich, LINCOM, 2004.
- Bec, Pierre, *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans : essai d'aréologie systématique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.
- Bec, Pierre, *Manuel pratique de philologie romane*, 2 vol., Paris, Picard, 1971.
- Biville, Frédérique, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique*, 2 vol., Paris/Louvain, Peeters, 1990/1995.

32 Sur la précocité du bétacisme en latin, cf. notamment Richter 1934, 60–62 § 33.

- Boretius, Alfred, *Capitularia regum Francorum I*, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1883.
- Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang, *Ce qui oppose vraiment deux conceptions de l'étymologie romane. Réponse à Alberto Vârvaro et contribution à un débat méthodologique en cours*, Revue de linguistique romane 75 (2011), 628–635.
- Caragiui-Marioțeanu, Matilda, *Compendiu de Dialectologie Română (nord- și sud-dunăreană)*, Bucarest, Editura științifică și enciclopedică, 1975.
- Chambon, Jean-Pierre, *Notes sur un problème de la reconstruction phonétique et phonologique du protoroman : le groupe */gn/*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris 108/1 (2013), 273–282.
- Chambon, Jean-Pierre/Greub, Yan, *Note sur l'âge du (proto)gascon*, Revue de linguistique romane 66 (2002), 473–495.
- CIL = Mommsen, Theodor, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, 18 vol., Berlin, De Gruyter, 1863–.
- Dangel, Jacqueline, *Histoire de la langue latine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- DÉRom = Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (dir.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*, Nancy, ATILF, <<http://www.atilf.fr/DERom>>, 2008–.
- Frieze, Henry S., *The Tenth and Twelfth Books of the Institutions of Quintilian*, New York, Appleton, 1887.
- Garnier, Romain, *Allomorphisme et lois de limitation rythmique en latin*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris 107/1 (2012), 235–259.
- Garnier, Romain, *Compte rendu DÉRom 1*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris 110/2 (2015), 233–239.
- Gouvert, Xavier, *Reconstruction phonologique*, in : Éva Buchi/Wolfgang Schweickard (edd.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*, Berlin, De Gruyter, 2014, 61–128.
- Hall, Robert A. Jr., *Comparative Romance Grammar. Volume II : Proto-Romance Phonology*, New York/Oxford/Amsterdam, Elsevier, 1976.
- Haudricourt, André/Juilland, Alphonse, *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*, La Haye/Paris, Mouton, 1971.
- Juret, Étienne Abel, *Manuel de phonétique latine*, Paris, Hachette, 1921.
- Krahmalkov, Charles R., *A Phoenician-Punic Grammar*, Leyde/Boston, Brill, 2000.
- La Chaussée, François de, *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1974.
- Lachmann, Karl, *Terentiani Mauri De litteris, syllabis et metris liber*, Berlin, Reimer, 1836.
- Lausberg, Heinrich, *Romanische Sprachwissenschaft*, 3 vol., Berlin, De Gruyter, ²1963–1972 [¹1957–1962].
- Leumann, Manu, *Lateinische Grammatik*, vol. 1 : *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich, Beck, ²1977 [¹1926–1928].
- Malkiel, Yakov, *Una correspondencia fonética latina/luso-española débilmente perfilada : -RB- > -rv-*, Neuphilologische Mitteilungen 88/2 (1987), 109–125.
- Maniet, Albert, *L'évolution phonétique et les sons du latin ancien*, Louvain, Arta, 1950.
- Maniet, Albert, *La Phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes*, Paris, Klincksieck, 1975.
- Martinet, André, *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*, Berne, Francke, 1955.
- Meillet, Antoine, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, Hachette, 1928.
- Meillet, Antoine, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, Hachette, ³1930 [¹1913].

- Meillet, Antoine/Vendryes, Joseph, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, Champion, ⁵1979 [¹1924].
- Meyer-Lübke, Wilhelm, *Grammaire des langues romanes*, 4 vol., Paris, Welter, 1890–1906.
- Millardet, Georges, *Sur un ancien substrat commun à la Sicile, la Corse et la Sardaigne*, Paris, Champion, 1933.
- Nehring, Alfons A., *Don't monkey with the donkey ! [The Latin F]*, *The Classical Weekly* 45 (1952), 229–230.
- Nettleship, Henry, *Contributions to Latin Lexicography*, Oxford, Clarendon, 1889.
- O'Brien, Jeremy, *An experimental approach to debuccalization and supplementary gestures*, Santa Cruz, thèse Université de Californie, 2012.
- Parodi, Ernesto Giacomo, *Del passaggio di « v » in « b » e di certe perturbazioni delle leggi fonetiche nel latino volgare*, *Romania* 27 (1898), 177–240.
- Plotkin, Vulf, *The Evolution of Germanic Phonological Systems : Proto-Germanic, Gothic, West Germanic, and Scandinavian*, Lewiston/Queenston, The Edwin Mellen Press, 2008.
- Quilis, Antonio, *Fonética acústica de la lengua española*, Madrid, Gredos, 1981.
- Rice, James V., *De litteræ F apud Veteres pronuntiatione*, *The Classical Weekly* 44 (1951), 71.
- Richter, Elise, *Beiträge zur Geschichte der Romanismen, I. Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*, Halle (Saale), Niemeyer, 1934.
- Rodríguez Adrados, Francisco, *A History of the Greek Language : from its Origins to the Present*, Leyde/Boston, Brill, 2005.
- Rohlf, Gerhard, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 3 vol., Turin, Einaudi, 1966–1969.
- Rusu, Valeriu, *Tratat de dialectologie românească*, Craiova, Scrisul Românesc, 1984.
- Stuart-Smith, Jane, *Phonetics and Philology. Sound Change in Italic*, New York, Oxford University Press, 2004.
- Trask, Robert L., *Etymological Dictionary of Basque*, Falmer, University of Sussex, 2008.
- Wagner, Max Leopold, *Fonetica storica del sardo*, Cagliari, Gianni Trois, 1984.
- Wartburg, Walther von, *La fragmentation linguistique de la Romania*, Paris, Klincksieck, 1967.
- Weiss, Michael, *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, Ann Arbor, Beech Stave Press, ²2011 [¹2009].
- Wüest, Jakob, *La dialectalisation de la Gallo-Romania : problèmes phonologiques*, Berne, Francke, 1979.

